

Jean Soleillant

Montbrison autrefois

Souvenirs

recueillis par Joseph Barou

Cahier de Village de Forez

2004

Remerciements

Jean Soleillant remercie particulièrement M. Joseph Barou à qui revient le mérite d'avoir conduit les entretiens qui ont permis de réaliser ce cahier de souvenirs. Il remercie aussi sincèrement tous ceux qui ont permis cette publication notamment M. Pierre Drevet qui a fourni des illustrations, les responsables du Centre Social de Montbrison et l'équipe de *Village de Forez*.

Page de couverture : Monument aux morts de Montbrison,
L'illustration du 29 mai 1920,

Montbrison autrefois

Premiers souvenirs

Maman Chazelles, le tablier gris

Je suis né à Montbrison le 1^{er} mai 1915.

Mes parents tenaient une boulangerie rue des Arches. Après le départ de mon père, mobilisé en août 1914 dès le début de la première guerre mondiale, ma mère continua d'exploiter le commerce avec l'aide d'un ouvrier boulanger dégagé d'obligations militaires et d'une jeune fille, employée de maison, "Marcelle", qui devait rester la très grande amie de la famille.

Mon père, tué le 25 mai 1917 à Bar-le-Duc (Meuse), laissait une veuve et trois enfants devenus, suivant l'appellation pompeuse de l'époque, "Pupilles de la Nation". Appellation qui s'avéra par la suite plus honorifique, si l'on peut dire, que bénéfique.

J'ai été comme on disait à l'époque "mis en nourrice" au hameau de Chazelles, commune d'Essertines-en-Châtelneuf, tout près de Malleray où habitaient mes grands-parents maternels. J'y suis resté jusqu'à l'âge de 4 ans avant de revenir à Montbrison, ne comprenant et ne parlant que le patois !

De cette époque je me souviens seulement de la personne qui m'a élevé. On l'appelait Maman Chazelles. Elle était secondée par sa fille Delphine.

Mes premiers souvenirs sont de l'époque où je suis revenu chez ma mère. Mon père était décédé depuis un an ou deux, c'était en 1918 ou 1919.

A l'époque on respectait le deuil. On m'a mis un tablier neuf gris et j'ai dit en patois : *je vole pas le betè, o l'é sèle* (je ne veux pas le mettre, il est sale). Marcelle qui était là et ne comprenait pas le patois ne savait que faire. C'est le premier souvenir que j'ai

eu à Montbrison après cette période de mise en nourrice. Il m'a été très souvent raconté par la suite.

Les Américains

Un autre souvenir de cette époque. Je devais avoir quatre ans. C'était en 1919, place Mairie, à côté de chez nous rue des Arches. Il y avait des soldats américains. Un convoi a dû stationner là quelques heures.

Notre dévouée Marcelle m'a emmené place Mairie. C'était la même personne qui ne savait pas comment me faire mettre le tablier gris ! Et là, un soldat américain m'a donné une barre de chocolat. Je me souviens bien de cette anecdote.

L'allumeur de réverbères

D'autres petites choses me reviennent à l'esprit. Je me souviens de l'allumeur de réverbères. C'était en 1920 ou 1921. Je me rappelle l'avoir vu avec une sorte de hampe. Il passait le soir, à la tombée de la nuit. A l'angle de chez nous, il y avait un réverbère mais je ne sais pas à quelle heure il l'éteignait. C'était vraisemblablement dans la nuit et, bien sûr, je dormais.

Les tickets de rationnement font aussi partie de mes souvenirs de jeunesse. Je ne les ai pas connus mais ma mère servait le pain avec des tickets de rationnement. Les années qui ont suivi, j'ai entendu parler des tickets de rationnement sans savoir vraiment ce que c'était. Je l'ai appris comme tous en 1940.

Sur la route Nouvelle

Un autre souvenir, tout à fait personnel. C'était après la Grande Guerre. Les corps des tués à la guerre commençaient à être rapatriés. Mon père avait été enterré à Bar-le-Duc. Il a été ramené - je pense que c'est en 1919 ou 1920 - pour être inhumé à Essertines.

Une voiture à cheval de l'entreprise Prioux l'avait transporté de Montbrison à Essertines. Je me souviens d'un endroit précis du trajet, lorsque nous avons quitté la route Nouvelle pour aller vers le village. Je me revois en ce lieu. J'étais avec ma mère, mon frère et ma sœur. Ce sont bien là mes souvenirs les plus anciens.

La boulangerie de la rue des Arches

Vente du pain à la coche

Ma mère exploitait la boulangerie avec un ouvrier et je me souviens de la vente du pain à la coche. La coche était une planchette de bois partagée en deux parties dans le sens de la longueur découpées de telle sorte qu'elles puissent s'emboîter. Le paiement à la coche était utilisé par quelques clients de la montagne qui désiraient régler à la fin du mois.

Le client en conservait une partie, le boulanger l'autre. Lorsque le client achetait du pain, il apportait sa moitié de planchette. Les deux morceaux s'emboîtaient et, avec une lime, le boulanger faisait une marque, un trait pour un kilo... Tous les mois, les clients réglait le pain. Une fois qu'il était payé, avec la lime, hop ! on effaçait tout. C'était la vente du pain à la coche. Parfois, mais d'après ma mère c'était rare, on ne revoyait pas le client d'où l'expression "il a laissé une coche".

Rendez-vous des gens de la montagne

Ma mère vendait du pain mais, comme dans toutes les boulangeries, il y avait aussi une salle de café. Les épicerie également possédaient une petite buvette. Nous recevions surtout les gens qui venaient de la campagne pour le marché du samedi. Ils arrivaient le matin avec leurs charrettes. Il y avait des écuries un peu partout dans la ville. Ils mettaient le cheval à l'écurie ; le char à bancs était laissé dans la rue.

Beaucoup apportaient à manger et ils venaient dans la salle. Ils achetaient le pain et la boisson leur était servie. Chez nous, c'était plutôt des habitants de Malleray, de Chazelles, de Saint-Bonnet-le-Courreau... Ils ne passaient pas par la route Nouvelle mais par la route de Malleray. Il y avait aussi des gens de la plaine qui venaient au marché de Montbrison. Les gens de la montagne repartaient souvent l'après-midi.

Ma mère employait un ouvrier boulanger et une employée de maison, Marcelle, devenue grande amie de la famille. Par la suite, Marcelle a épousé l'ouvrier. Ensemble, ils ont continué

l'exploitation de la boulangerie. La maison a été démolie lors de la rénovation du quartier des Parrocels.

A l'école

Asile Notre-Dame

Je suis allé à l'école maternelle Notre-Dame, boulevard Lachèze. A l'époque, les enfants étaient admis seulement à six ans dans les écoles publiques ¹. Il n'y avait pas de classes maternelles. A Montbrison, l'école que l'on appelait l'Asile (école maternelle) était réservée, je pense, aux personnes qui n'avaient absolument pas les moyens de garder les enfants. Je suis allé à l'école maternelle Notre-Dame jusqu'à six ans.

Ecole Saint-Joseph

Normalement lorsqu'on entrait à six ans à l'école primaire, on ne devait pas savoir lire. Après cette école maternelle, je suis allé à l'école Saint-Joseph ², rue des Arches.

A l'école Saint-Joseph le directeur s'appelait M. Chomier, l'instituteur M. Damon. C'était d'anciens frères. J'avais donc six ans. Le premier jour, à midi, M. Chomier, le directeur, est venu voir ma mère et lui a dit : *M^{me} Soleillant, il y a un problème*. Ma mère se demandait quel était ce problème. Et il lui dit : *Oui, parce que ce qui ne va pas, c'est que Jean sait lire...*

¹ La première école maternelle de la ville a été créée en 1855 dans une aile de l'hôtel d'Allard (aujourd'hui le musée) sous le nom de *salle d'asile publique* et confiée aux religieuses Saint-Charles. L'asile resta peu d'années à l'hôtel d'Allard. En 1860, fut inauguré - encore sous le nom d'asile - le bâtiment de l'école maternelle de la place Bouvier devenu aujourd'hui l'école maternelle du Centre. Après la laïcisation de la première école maternelle, les sœurs organisèrent l'asile (ou externat) Notre-Dame (aujourd'hui encore école maternelle dépendant de l'enseignement catholique).

² Cette école, aujourd'hui disparue, était située à l'emplacement de la place du 11-Novembre. Elle avait été fondée en 1876 dans une maison achetée par le chanoine Ollagnier, curé de Saint-Pierre. Elle était tenue par des frères appartenant à la même communauté que celle de Saint-Aubrin.

Je n'avais aucun mérite, car à l'externat Notre-Dame on nous apprenait à lire. C'est pourquoi je suis arrivé à l'école Saint-Joseph en sachant lire.

Dans la classe, il y avait deux divisions.

- *On ne peut pas le laisser dans cette division parce qu'il va perdre une année. Qu'est-ce qu'on va faire ? Est-ce que vous êtes d'accord pour qu'on le mette...*

- *Et bien oui.*

On m'a donc mis dans la classe au-dessus où il devait y avoir je ne sais combien de divisions...

Il existait seulement deux classes à Saint-Joseph. L'école Saint-Aubrin était plus importante. A Saint-Joseph, nous étions peu nombreux, vingt-cinq ou trente, à ce que je vois sur les vieilles photos. C'était une petite école, elle avait dû perdre des élèves. Après elle a été rattachée à Saint-Aubrin. M. Chomier, le directeur, était très âgé. M. Damon aurait été un bon maître, malheureusement il était un peu sourd. C'était une école, disons, en fin de course.

Déjà le sport

Ah ! Les activités ! Tout part vers le sport. A Saint-Joseph, Il y avait un platane dans la cour de récréation. Sur son tronc, un cercle de tonneau avait été fixé et nous jouions avec un ballon. C'est là que j'ai pris le virus du basket avec les autres élèves...

Le dimanche après-midi, nous allions voir les *P'tits Fifres* jouer sur la place Bouvier. Nous cherchions à connaître le règlement pour savoir comment jouer : *tu vois, il ne faut pas bloquer la balle au corps parce que l'arbitre a sifflé...* Les *P'tits Fifres* avait déjà une équipe de basket. Cette section datait de 1926. Auparavant je faisais partie de la section gymnastique des *P'tits Fifres* depuis l'âge de 7 ans.

Un autre souvenir de cette époque. En 1920, Montbrison avait organisé un concours international de gymnastique. Pour moi, le défilé représentait beaucoup. Les rues étaient pavoisées, en particulier, un arc de triomphe élevé rue du Puy-de-la-Bâtie, face au pensionnat de la Madeleine. Il y avait foule.

Près de chez nous rue des Arches, une société était logée dans l'hôtel restaurant à l'angle de la rue des Arches et de la place de la Mairie. Avant de quitter l'hôtel pour remercier le patron, la société a donné une aubade. C'était des Alsaciens. Ils ont chanté : *Ils n'ont pas eu l'Alsace et la Lorraine et malgré eux, nous sommes restés français. Ils avaient pu germaniser la plaine mais notre cœur ils ne l'ont eu jamais.* Bien entendu ces paroles m'ont été rapportées plus tard.

La visite manquée du président Deschanel

Longue et vaine attente...

En 1920 a eu lieu l'inauguration du monument aux morts ³ qui se trouve actuellement au jardin d'Allard. Il était auparavant à côté de la porte d'entrée de la caserne de Vaux. Le buste d'Emile Reymond ⁴ y figure.

Emile Reymond, était un ami du président de la République Paul Deschanel. La famille Reymond avait obtenu que le président de la République vienne inaugurer ce monument aux morts montbrisonnais.

A cette époque, un voyage présidentiel était tout un événement. Il était prévu plusieurs mois à l'avance... avec un coup de badigeon pour chaque gare où il devait passer. Dans le train présidentiel, je ne sais combien de personnes l'accompagnaient ! Aujourd'hui, le président de la République, si c'est nécessaire, arrive aussitôt et un voyage est organisé en trois jours. Autrefois, c'était tout à fait différent.

J'avais 5 ans et ce jour-là ⁵ j'étais avec les élèves de l'externat Notre-Dame, une rose à la main, sur la place Eugène-

³ Œuvre du sculpteur Bartholomé.

⁴ Emile Reymond (fils de Francisque Reymond) : chirurgien à Lyon, sénateur, pionnier de l'aviation, mort pour la France au début de la guerre de 1914-1918.

⁵ Le 24 mai 1920.

Baune où le président devait prononcer son discours après avoir quitté Paris la veille à 21 heures. Mais Paul Deschanel n'avait pas absolument toute sa tête.

Fournées perdues

Il était peut-être 9 heures ou 10 heures, Nous attendions toujours. Et puis déception... Quelqu'un a annoncé que le président de la République avait eu un contretemps et qu'il ne serait pas là.

Le discours, qu'il aurait dû prononcer, a été lu par le ministre de l'Intérieur. Et curieusement je me suis toujours souvenu du nom de ce ministre de l'Intérieur : M. Steeg. Par la suite j'ai appris, qu'à l'époque, lorsqu'un président de la République se déplaçait et devait faire un discours il avait le texte sur lui ainsi que son aide de camp et le ministre de l'Intérieur. Ils étaient trois à avoir le discours, au cas où...

On a su plus tard ce qui s'était passé. Au niveau de Montargis, un garde-voie se trouvait là en service de nuit.

Il voit quelqu'un en pyjama. Il lui dit : "Mon brave, qu'est-ce que vous faites ?" L'autre lui répond : "Je suis le président de la République". La réponse a dû être : "Moi... je suis le roi d'Angleterre..." ou quelque chose comme ça. Il l'a emmené chez lui, dans sa maisonnette. Les journaux ont raconté ce que la femme du garde-barrière aurait déclaré : "J'ai vu que c'était quelqu'un de bien parce qu'il avait les pieds propres".

Il a fallu prévenir le sous-préfet de Montargis. Les autorités se sont rendu compte que c'était effectivement le président de la République. Qu'est-ce qui s'était passé ? Deschanel était loin d'avoir toutes ses facultés. Il s'était trompé de porte et était tombé du train. D'ailleurs il a démissionné quelque temps après.

Par la suite, j'ai su que cet événement national avait fait connaître et faisait encore connaître le nom de Montbrison dans la France entière avec la chansonnette *Le pyjama présidentiel*.

Le très sérieux journal universel *l'Illustration* avait consacré une partie de son numéro hebdomadaire à relater cette affaire ⁶.

⁶ Cf. la page de couverture de *Montbrison autrefois, souvenirs*.

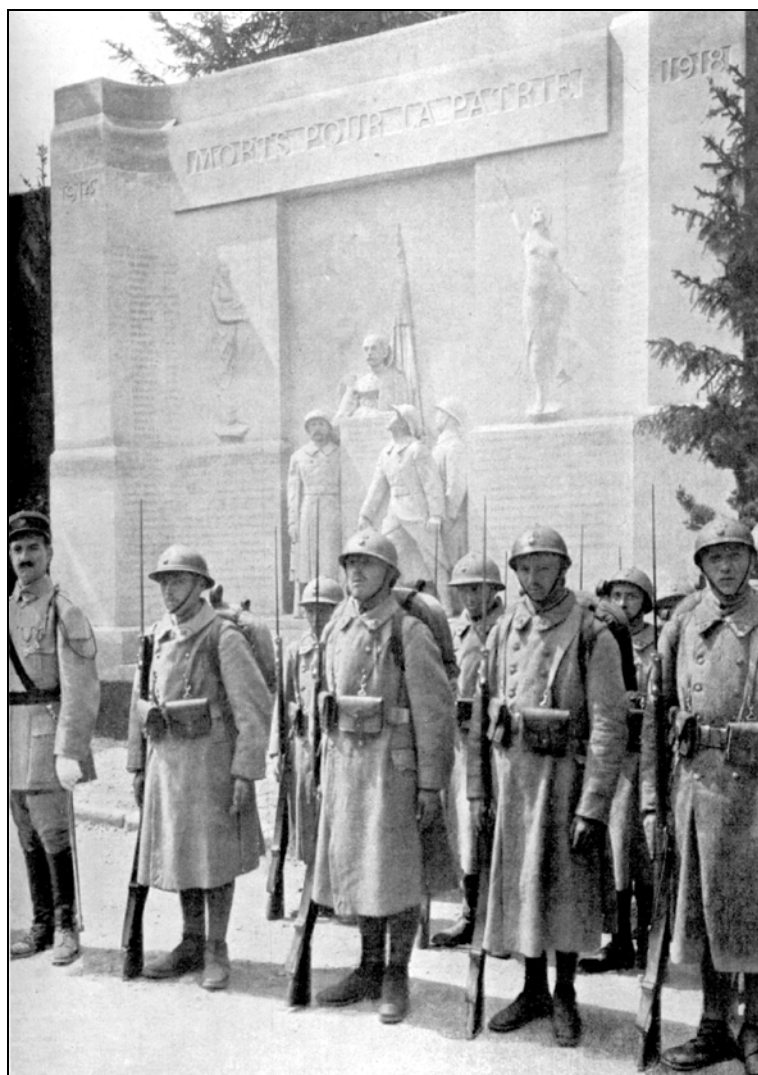
L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 29 MAI 1920

78^e Année. — N^o 4930.

Maurice NORMAND, rédacteur en chef.



LE MONUMENT DE MONTBRISON

Plus récemment, un email reçu de M. Alain Bordier de Troyes mentionnait :

Après avoir parcouru votre site Internet Montbrison notre ville, mon attention a été attirée par la description de ce qui est arrivé au président Deschanel en 1920. Ma belle-mère âgée de 88 ans domiciliée à Troyes nous a souvent parlé de la chanson populaire écrite à l'occasion de cet incident et le nom de Montbrison m'est revenu à l'esprit. Elle aimerait pouvoir, si c'est

possible, retrouver paroles et musique qu'elle a en partie oubliées

⁷
.

Une grande affluence était prévue pour cette inauguration manquée. Conséquence indirecte, ma mère avait prévu une ou deux fournées de pain supplémentaires pour faire face à la demande. Or, du fait de la défaillance du résident, les réjouissances ont été annulées, les clients sont repartis et le pain est resté !...

J'ai souvent entendu ma mère rappeler ce souvenir pas très agréable pour elle.

Premiers loisirs

Le patronage

Lorsque j'étais enfant, il n'y avait que le patronage Notre-Dame le jeudi après-midi. Le patronage de Saint-Pierre s'est organisé par la suite dirigé par le vicaire de la paroisse, l'abbé Clouye, ami de l'abbé Cartier, préfet de discipline à Victor-de-Laprade. Ils avaient lancé ensemble le patronage. L'abbé Cartier, qui dessinait très bien, avait fait de belles affiches placées sur le mur, en dessous de la salle Saint-Pierre ⁸, rue du Collège : *Fais comme moi, viens au Patro*. Les élèves, en sortant de l'école Saint-Aubrin, passaient devant. Il y a eu beaucoup de monde à ce patronage. Evidemment, cela n'a pas tellement plu aux responsables du patronage Notre-Dame.

Je me souviens des premières séances de cinéma, salle Saint-Pierre, pas dans la grande salle, mais dans les pièces en dessous ⁹. C'était les salles du patronage. Il y avait des jeux.

J'avais quinze ou seize ans. Comme d'autres, j'ai souvent aidé à faire marcher l'appareil. Les grosses bobines étaient là.

⁷ Cf. le site : <http://montbrisonphotos.free.fr>

⁸ La salle Saint-Pierre faisait partie de la maison des œuvres de la paroisse Saint-Pierre ; elle avait été inaugurée le 29 mars 1908.

⁹ La toute première séance "de cinématographe" dans la salle Saint-Pierre a eu lieu en 1910 sous la direction des abbés Pâtissier et Planchet.

Lorsqu'il fallait les changer, l'opérateur devait faire très vite. Il arrivait qu'il y ait également une coupure du film. Il fallait le recoller. Les films de guerre, comme *Verdun tel que le Poilu l'a vécu*, avaient le plus grand succès à cause des nombreux anciens combattants.

Les P'tits fifres montbrisonnais

Chez les *P'tits Fifres*¹⁰, dans les premières années, on faisait de l'athlétisme, du foot... Mais c'était surtout la gymnastique, les agrès (barre fixe, barre parallèle), qui était pratiquée.

Je suis rentré dans la société à l'âge de sept ans. M. Isabel était moniteur. Je ne sais pas s'il était moniteur d'Etat, mais c'était un professionnel. Il venait donc tous les lundis pour nous entraîner. Nous appelions ça des répétitions, et pas des entraînements.

Lundi, M. Isabel. Le vendredi il y avait une deuxième séance avec, cette fois M. Hazard¹¹, un bénévole. Il travaillait chez Chavanne-Brun, au bureau. J'aimais bien les répétitions quand c'était M. Hazard, il était moins raide, même si parfois il disait : *Sacrés pompiers !* quand on ne marchait pas au pas... J'ai été marqué par cet homme. Il a dû, plus ou moins, influencer ma "carrière" de bénévole dans le sport. Je pensais : *Lui, il travaille et puis après il vient nous entraîner...*

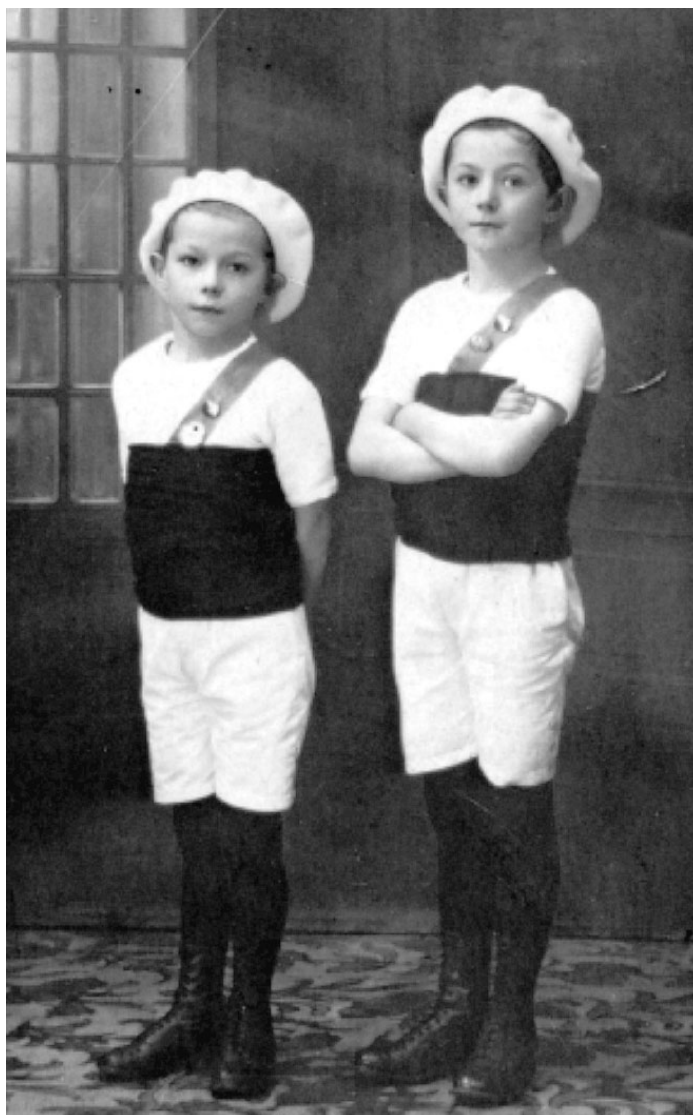
Longtemps après, dirigeant au BCM, j'ai eu ses filles parmi les joueuses. Dans les années 1950, nous avons fait un déplacement d'une semaine en Italie avec l'équipe féminine. A notre retour, les parents étaient venus chercher leurs filles à la gare.

M. Hazard était là, il me connaissait uniquement comme dirigeant du BCM et me dit : *ça fait plaisir de voir des gens qui s'occupent des autres.*

¹⁰ Société fondée en 1907 par l'abbé Seignol, vicaire à Saint-Pierre.

¹¹ M. Maurice Hazard assurait aussi un cours du soir consacré à la technologie de l'ajustage dans les locaux de l'école Saint-Aubrin. Il fut aussi président de l'Amicale des anciens de cette école.

Je lui ai répondu : *M. Hazard, je vais peut-être vous surprendre, vous ne vous souvenez pas de moi, j'étais un de vos petits élèves gymnastes à 7, 8 ans. Je rends ce que j'ai reçu...*



Jean Soleillant (7 ans) avec son grand frère
avec l'uniforme des P'tits fifres : béret blanc brodé d'une anémone,
costume blanc avec large ceinture noire et ruban vert, bas noirs.

Les Mystères de Noël

Ah ! les *Mystères de Noël*¹². Ils étaient joués dans la grande salle Saint-Pierre qu'il fallait aménager pour l'occasion. Les barres

¹² Les premiers *Mystères de Noël* ont été joués en 1911 dans la salle Saint-Pierre. Ils ont eu un très grand succès (une série de cartes postales

fixes et les barres parallèles étaient sorties puis des gradins installés, une partie d'ailleurs était fixe.

Dans une des premières représentations des *Mystères de Noël* que j'ai vues, il y avait, entre autres, un tableau intitulé le *Massacre des Innocents*. J'étais parmi ceux-là.

Il y a eu aussi les *Mystères de Lourdes*, et beaucoup d'autres séances. Plus tard, j'ai fait partie du *Groupe artistique de Notre-Dame*, puis de *l'Entraide artistique*. J'ai joué plusieurs fois salle Saint-Pierre, au Lux et au Théâtre Municipal.

A l'époque, c'était les débuts de l'électrification, il y avait souvent des pannes. Il fallait reporter le spectacle, remettre à plus tard. Par la suite, les responsables ont acheté un groupe électrogène et tout allait mieux ...

Ces séances attiraient beaucoup de monde. Il faut dire qu'il n'y avait pas beaucoup de distractions. Elles étaient toujours au profit d'une bonne cause. Souvent les écoles libres, plus tard, pendant la guerre, pour les prisonniers de guerre... L'abbé Coizet, professeur de musique à Victor-de-Laprade, avait monté une revue présentée à la salle Saint-Pierre. Personnellement, j'y ai joué plusieurs fois *Les crochets du père Martin*, des pièces de Labiche comme *La poudre aux yeux*, des choses comme ça, du Courteline...

Le cinéma

J'allais au *Lux*, le *Rex* d'aujourd'hui ¹³. Quand nous habitons rue Saint-Jean, ce n'était plus la paroisse Saint-Pierre mais celle de Notre-Dame. Il y avait un "cercle" et l'abbé Martin avait lancé le cinéma.

Au début c'était le muet, ensuite est venu le cinéma parlant. Je devais avoir dans les 18 ans, en 1933-1934. Au *Rex*, l'acoustique, c'était nul. On n'entendait rien, absolument rien. Alors que faire ? L'abbé a demandé conseil à Pierre ou à Paul...

leur fut consacrées, cf. Marguerite Fournier Néel, "Montbrison au début du siècle, souvenirs", *Village de Forez*, 2004).

¹³ Le *Rex*, dans la maison des œuvres de Notre-Dame, s'était d'abord appelé le *Lux*.

Finalement, un "technicien" lui a dit : le plafond est trop haut, il faut l'abaisser. Des fils de fer ont été tirés d'un côté à l'autre. Du tissu a été acheté chez les demoiselles Savatier. Des anneaux ont été cousus à chaque morceau. Et René Brunel le plus acrobate d'entre nous a accroché tout ça. Avec ce plafond de tissu, le son était un peu meilleur. Ensuite les appareils se sont perfectionnés, mais il fallait encore mettre de la bonne volonté.

A Montbrison, le cinéma l'Astrée existait en cinéma parlant. Les spectateurs entendaient très bien parce que la salle avait été construite pour, ce qui n'était pas du tout le cas pour la salle Notre-Dame.

Au début, salle Notre-Dame, c'était le cinéma muet. Et attention, les abbés avaient un grand chapeau et, lorsqu'il y avait une scène où un garçon et une fille se tenaient d'un peu trop près, ils mettaient le chapeau devant le projecteur. Il y avait un noir, ça je l'ai vu faire. Heureusement ce n'est plus comme ça maintenant, le bras serait fatigué !

Avec le cinéma parlant, il n'y avait plus de chapeau. La grande vedette féminine était alors Danielle Darrieux¹⁴. Elle était jeune à l'époque, eh oui ! comme moi. Nous allions souvent aux séances des œuvres.

Théâtre municipal

A l'emplacement de la salle des fêtes actuelle se trouvait le théâtre municipal. C'était un joli théâtre genre italien avec balcons recouverts de velours rouge. Pour les personnalités - sous-préfet, maire, président du tribunal etc. - il y avait trois loges de chaque côté de la scène. Les becs de gaz subsistaient mais quelques ampoules électriques avaient fait leur apparition.

A ma connaissance, il n'y a jamais eu de photo de ce théâtre, la réalisation aurait été certainement difficile en raison de l'absence de lumière.

J'ai cependant une photo de la scène avec de très jolis décors prévus, paraît-il à l'origine, pour l'opéra d'Alger. Il s'agissait d'une représentation *Mademoiselle de la Seiglière*,

¹⁴ Née à Bordeaux en 1917.

jouée en 1941 au profit des prisonniers de guerre. C'était peu avant la fermeture définitive du théâtre pour raison de sécurité.

Les réputées *Tournées Barret* se produisaient au théâtre municipal trois fois par an.

L'hiver 1934, une troupe professionnelle d'opérette s'était installée à Montbrison pour l'hiver avec trois représentations par semaine.

Il n'y avait que ça !

Soirées d'été

Dans les années 1925-1930, les soirées d'été se passaient sur les pas de porte des magasins. Les commerçants sortaient leurs chaises et, entre voisins, les conversations allaient bon train.

L'hiver c'était les invitations les uns chez les autres. L'arrivée de la radio a mis fin à ces pratiques pourtant fort agréables.

La fête de Saint-Aubrin

Mât de cocagne et montgolfière

La fête de la Saint-Aubrin était préparée par les jeunes gens de la classe de l'année. Les conscrits organisaient les réjouissances. Il y avait également les animations de la fête foraine. Les forains retenaient les emplacements à la mairie pour leurs manèges, chevaux de bois, vagues, chenille, autos tamponneuses, installés place Eugène Beaune.

Suivant le plus ou moins grand dynamisme de leur classe, les conscrits organisaient jeux et épreuves : mât de cocagne, courses en sac, concours de ballonnets... La course cycliste de la Saint-Aubrin était déjà organisée par le Vélo-club montbrisonnais. Elle se déroulait autour des boulevards. A Montbrison, le cyclisme remonte à l'avant-guerre. La course pédestre était dotée de prix, la ville versait une subvention pour financer ces organisations.

Le mât de cocagne était un mât de dix à quinze mètres de haut, lisse et savonné. En haut étaient accrochés une bouteille de champagne, un saucisson, un jambon, un poulet, différentes choses... Pour grimper, c'était très difficile. Si vous y arriviez, vous décrochiez ce qui vous intéressait. Parfois, c'était une cruche remplie d'eau.

Ces réjouissances se déroulaient dans différents quartiers de la Ville. Dans les années 1935, à l'initiative de M. Simon, futur adjoint au maire et passionné des airs, un envol de montgolfière fut prévu à 15 heures carrefour de la Caserne (à *la borne* comme l'on disait à l'époque).

Capricieux le ballon ne voulait pas s'envoler. C'est seulement vers 19 heures qu'il daigna partir, pour ne pas aller bien loin. Il est tombé à Lézigneux !

Retraite aux flambeaux et bals

Il y avait aussi le bal place Mairie, animation importante ! En ce temps, les jeunes filles sortaient seulement avec la maman. La fête de Saint-Aubrin ou le 14 juillet, c'était la grande sortie. Les confettis pleuvaient ; le lendemain, il y en avait partout dans les rues. Les petits du patronage les ramassaient dans des sacs. Ils servaient ensuite pour délimiter les camps lorsqu'ils organisaient des petits rallyes.

La fête de Saint-Aubrin et le 14 Juillet étaient annoncés par la retraite aux flambeaux. Les deux cliques de Montbrison y participaient, celle des P'tits fifres montbrisonnais et celle de l'Amicale laïque. Il y avait une sorte d'alternance, une année les P'tits Fifres assuraient le 14 Juillet et l'Amicale laïque la Saint-Aubrin, l'année suivante c'était l'inverse.

Pour ces deux fêtes, un réveil en fanfare se faisait au lever du jour. Deux ou trois clairons et un tambour allaient aux coins des rues donner des aubades. On était réveillé par des coups de canon tirés du haut du Calvaire.

Le feu d'artifice se déroulait soit à la montée de la Caserne soit au niveau de l'institution Victor-de-Laprade, boulevard Duguet. Bien longtemps après, il a été déplacé au stade de la Madeleine. Les attractions foraines, place Eugène-Baune, place Bouvier, étaient moins importantes qu'aujourd'hui.

Avant 1940, la Lyre donnait des concerts au kiosque du jardin d'Allard ou sur la place de la Mairie, les soirs d'été. C'était très agréable. La Lyre était toujours sollicitée et présente pour les festivités à Montbrison.

Première Fête de la Fourme

La première fête de la fourme a été organisée en 1962 au temps de la municipalité de M. Mascle. Le conseil municipal était allé rendre visite à la ville jumelle de Gegenbach en Allemagne. Au retour, les conseillers se sont arrêtés à Munich pour la fête de la bière. C'est de là qu'a germé l'idée : "Pourquoi ne ferait-on pas à Montbrison une fête de la fourme ?"

C'est ce qui s'est réalisé avec le mariage *fourme de Montbrison-vin Côtes de Forez*.

Les services de la Mairie et les producteurs de fourme avaient assuré l'organisation salle des fêtes où les portions de fourme étaient servies avec un verre de vin.

Temps magnifique, succès dépassant les espérances et recette très importante.

J'étais à l'époque percepteur municipal et, le lendemain, j'ai eu la visite des organisateurs qui m'apportaient la recette. Rien n'avait été prévu au budget municipal officiellement. Dès l'année suivante, l'organisation a été assurée par le Comité des fêtes.

Le fiasco de la grande corrida de 1936

En 1936, une foire économique a été organisée à Montbrison par une entreprise de spectacles étrangère à la Ville. De nombreuses manifestations étaient prévues durant une semaine au jardin d'Allard, place Bouvier, comme le défilé sur les boulevards avec Reine de beauté.

Différents stands, en particulier la présentation de la célèbre traction avant Citroën appelée à une longue carrière. 3 modèles et 3 prix : 9 900, 10 900, 11 900 F. A titre indicatif, le traitement de début d'un instituteur était à l'époque de 900 F par mois.

Le clou de la fête était l'organisation par la troupe *El Emplastre* d'une corrida avec mise à mort, ce qui était strictement interdit par la loi. L'arène édiflée place Eugène-Baune était clôturée pour la circonstance par des palissades en bois. Ce ne

fut pas un grand succès populaire. Le pauvre taureau fut cependant exécuté. Un cheval de la maison Perret lui fit faire son dernier trajet. Outre ses démêlés avec la justice par suite de cette mise à mort non autorisée, le directeur de la troupe, qui avait vu trop grand à Montbrison et aussi ailleurs, fut placé en faillite.

Le matériel bloqué à Montbrison fut mis aux enchères publiques trois ans plus tard. Détail amusant, les palissades de "l'arène" furent acquises pour un prix dérisoire par le trésorier du BCM et constituèrent la clôture du terrain de basket au parc Levet.

Pour le même prix le BCM avait obtenu les tickets non vendus, si bien que par souci d'économie, les spectateurs de basket ont reçu pendant plusieurs matches des contremarques d'entrée troupe *El Amplastre !...*

Enfant de chœur

Au cimetière et à la prison

Les enfants de chœur étaient très présents dans les églises : le dimanche et même en semaine. A chaque fois office, il y avait au moins un enfant de chœur. J'étais, moi aussi, enfant de chœur. Parfois, il fallait suivre les enterrements. Nous allions jusqu'au cimetière en portant la croix puisque tout se terminait là-bas. Tantôt il faisait beau, tantôt le temps était mauvais...

J'ai aussi servi la messe à la prison pendant assez longtemps lorsque j'étais élève à Victor-de-Laprade. Pour cette raison, j'étais dispensé de la messe de l'établissement – à l'époque il y avait messe à 7 h du matin pour les externes. Le vicaire de Saint-Pierre assurait l'aumônerie de la prison. J'ai vu d'ailleurs dans sa chambre la croix qui servait pour les exécutions capitales. Elle a été exposée récemment au musée d'Allard.

La prison, avec ses murs froids et un gros chien... Il fallait sortir dans la cour pour remplir la burette d'eau. J'avais plutôt peur, mais je ne croisais personne, sauf rarement un prisonnier.

La chapelle avait la grandeur de deux ou trois cellules. Il y avait l'autel, la barrière, d'un côté les hommes et de l'autre les femmes, au milieu le gardien. Je suis allé servir la messe à la prison pendant trois ou quatre ans.

Les locaux de la prison ont été rénovés et transformés il y a une quinzaine d'années. J'ai assisté à l'inauguration et j'ai dit à mon voisin: *j'y suis bien resté une semaine ou deux*. Il m'a regardé d'un drôle d'air jusqu'à ce que j'ajoute : *Ah ! oui, pour servir la messe...* en totalisant les heures hebdomadaires...

Fête-Dieu

La Fête-Dieu, c'était quelque chose à Montbrison ! Les commerçants disposaient des draps piqués avec des roses devant les vitrines. Il y avait deux processions, celle de Notre-Dame et celle de Saint-Pierre.

Pour Notre-Dame, la procession partait de la collégiale, suivait la rue Tupinerie avec un arrêt au premier reposoir chez les demoiselles Savatier (actuellement c'est une papeterie), puis empruntait le boulevard et s'arrêtait au deuxième reposoir à la croix de Mission ¹⁵. Ensuite, elle prenait la rue des Arches. Il y avait un troisième reposoir, rue Martin-Bernard, vers la *maison des Lions*, avant le retour à l'église Notre-Dame.

La procession de la paroisse Saint-Pierre descendait la rue Puy-de-la-Bâtie. Un premier reposoir se trouvait à l'école la Madeleine. Elle remontait le boulevard et s'arrêtait au reposoir de la croix de Mission. Puis, avant le retour à l'église, elle empruntait, elle aussi, la rue des Arches, le côté gauche de la rue dépendant de Saint-Pierre et le côté droit de Notre-Dame. La rue des Arches avait de ce fait deux semaines de suite la procession de Fête-Dieu.

Beaucoup de gens participaient : les professeurs et élèves du séminaire, les chorales, les enfants de Marie avec leur ruban bleu et les *P'tits Fifres*, bien sûr. Les petites filles jetaient les pétales de roses sur le parcours. Pour la circulation, pas de problème, il n'y en avait pas sauf un peu sur le boulevard peut-être... Beaucoup de gens suivaient la procession. Il arrivait que

¹⁵ Cette croix monumentale élevée après la mission de 1826 était alors au centre de la place Eugène-Baune. Elle est aujourd'hui érigée rue du Palais-de-Justice.

certains commerçants ne mettent pas de drap sur leur devanture, mais c'était rare.

Les cléricaux, les anticléricaux, je m'en souviens. Il y avait les *P'tits Fifres* et *l'Amicale laïque*. Les *P'tits Fifres* portaient une ceinture noire. A *l'Amicale laïque*, c'était la ceinture rouge. *L'Amicale laïque* était formée uniquement de tambours et de clairons tandis que les *P'tits Fifres* regroupaient des tambours et des clairons mais aussi une section de gymnastique.

Commerce

Les commerçants de la rue Saint-Jean

Rue Saint-Jean, des commerçants dynamiques s'étaient constitués en association et avaient décidé de faire eux-mêmes l'éclairage électrique de leur quartier, la ville étant éclairée uniquement avec des becs de gaz. Les lampes étaient au centre de la rue, ils appelaient donc cela "l'éclairage axial", . Il y avait un compteur particulier pour éclairer dès la tombée de la nuit à dix ou onze heures du soir. M. Barjon, coutelier dans la rue, détenait le compteur ; il le mettait en marche et l'éteignait quelques heures plus tard. Cet éclairage électrique, uniquement pour la rue Saint-Jean, a fonctionné dans les années 1932-1935.

Toujours rue Saint-Jean a eu lieu, dans les années 28-29, une importante opération d'alignement décidée par la ville de Montbrison. Partant du pont Saint-Jean, à gauche en montant, côté Vizézy, cinq ou six maisons étaient en avancement. Pour l'époque, il s'agissait de travaux importants. Toutes les façades devaient être refaites. Certains magasins ont vu leur surface très réduite. Ainsi, à l'époque, il y avait déjà des opérations urbaines importantes qui nécessitaient beaucoup d'argent et de travail.

A côté de chez nous habitait monsieur Robin, cordonnier, le grand-père de l'humoriste Muriel Robin ¹⁶. Je me souviens bien de lui. Plus tard, les époux Robin ont tenu un magasin place

¹⁶ Née le 2 août 1955 à Montbrison.

Saint-Pierre, mais c'était le fils qui exerçait, le père de Muriel Robin. Ensuite ils sont allés à Saint-Etienne où ils possèdent encore un commerce renommé de chaussures.

Les Dames de France, la maison Mage

Quand j'avais dix ans, nous habitions rue Saint-Jean. J'ai vu construire le bâtiment *les Dames de France*, grand pour l'époque et pour Montbrison. Par la suite, la recette des finances s'y est installée. Actuellement, c'est le garage Renault.

En face, j'ai vu bâtir un magasin réputé de linge de maison : chez *Mage*. Sur le fronton, il y a encore une étoile, on disait l'étoile des mages. Une sorte d'enseigne. Mage a dû fermer au cours des années soixante. Aujourd'hui c'est un bar. La petite boulangerie au coin de la rue de la République en face de chez *Mage* existait déjà avant la guerre de 1939-1945.

Aux *Dames de France*, il y avait deux niveaux. C'était une chaîne de magasins, il y avait aussi des *Dames de France* à Roanne. On y trouvait un peu de tout. A Noël, par exemple, il y avait un rayon de jouets très bien achalandé.

Lors d'une grande braderie à Montbrison, je devais avoir douze ans, toutes les vendeuses étaient costumées en marins.

Les Dames de France ont fermé leurs portes quelques années avant la guerre. Le 1^{er} septembre 1939, la recette des finances est venue s'installer dans les lieux ainsi que la perception de Montbrison-banlieue. J'étais mobilisé à cette époque.

Magasins à succursales

Les magasins à succursales étaient nombreux : *l'Etoile blanche*, les *Economats du Centre*, le *Zanzibar*, le *Casino*. Mais le *Casino* prenait un peu le pas sur les autres. Beaucoup de commerces et d'artisans ont disparu. Les forgerons par exemple, il n'y a plus de chevaux à ferrer. Il y avait une forge rue de la République tenue par M. Jacquet ¹⁷, et aussi une bourrellerie.

Le temps des épiceries-buvettes et des cafés

¹⁷ Le gendre de M. Jacquet, Claudius Merle a été le dernier maréchal-ferrant de Montbrison. Sa forge a fermé en 1976. En 1935, Montbrison comptait sept forges et, bon an mal an, il fallait ferrer 800 chevaux.

Il y avait des épiceries-buvettes, un peu partout, dans tous les quartiers et faubourgs, sur les boulevards, à la Croix, la Madeleine, au faubourg Saint-Jean... Pour les cafés, un des meilleurs emplacements se trouvait place des Combattants. Plusieurs cafés travaillaient beaucoup le dimanche matin à cause de la loue des domestiques.

La loue du dimanche matin était pour les travaux saisonniers. Lorsqu'un ouvrier voulait se louer à la semaine, il se rendait au pied du monument et les patrons passaient pour embaucher. On s'engageait pour une semaine ou une quinzaine. La loue du *Grand Samedi*¹⁸ concernait les ouvriers qui s'engageaient pour une année entière. Les cafés de la place des Combattants bénéficiaient beaucoup de la loue.

Chaque café disposait d'un billard. Les gens venaient au café pour y jouer ou "faire une belote". Par la suite, dans certains cafés, sont apparues les tables de ping-pong. Les cafés concernaient aussi beaucoup les sociétés sportives. Route Nouvelle, existaient aussi deux cafés à l'avant-garde du progrès : le café Richoud avec piscine et le café Barjon où l'on pouvait jouer aux quilles.

Le BCM, par exemple, avait son siège dans un café place Eugène-Baune, le café Duchez. A Montbrison, aujourd'hui, toutes les associations sportives ont un siège, soit chez elles comme le tennis, le basket, le foot, ou dans l'ancien hôpital, rue Marguerite-Fournier, devenu en quelque sorte la maison des associations.

Les cafés avaient une grande importance dans les relations. Quand on se rencontrait à deux ou trois, au lieu de discuter au coin de la rue, on allait au café. On buvait du vin, des apéritifs et aussi des vins cuits. L'après-midi, on servait de l'alcool. Maintenant, ça c'est fini. Il semblerait que la situation se soit améliorée sans que j'en sois vraiment sûr.

Les drogueries et les quincailleries : des commerces indispensables !

¹⁸ Le *Grand Samedi*, marché et foire importante à Montbrison le samedi qui précède Noël.

Les drogueries, magasins indispensables, étaient bien plus nombreuses qu'aujourd'hui. M. Veyrard avait une droguerie rue Saint-Jean. Quand ma mère a quitté sa boulangerie, il lui a demandé de prendre la gérance puis il s'est installé rue des Cordeliers.

La droguerie Vicard, sur le boulevard, était bien connue. M. Vicard a fait une carrière politique... Il y avait aussi un droguiste rue Notre-Dame, où se trouve actuellement un fleuriste. La droguerie Forestier est maintenant l'important magasin de peintures de la rue Alsace-Lorraine. Un autre commerce a tenu très longtemps, la droguerie de la rue du Marché. Le magasin est fermé depuis quelques années.

Les produits vendus dans les drogueries étaient très nombreux depuis les manches à balai, le savon, le pétrole, les éponges, la peinture, la cire jusqu'à la teinture et la naphthaline... Des produits qui se trouvent actuellement uniquement dans les grandes surfaces.

Les quincailleries maintenant à Montbrison, il n'y en a plus. La dernière quincaillerie était, je pense, celle de Giroux, dans la rue Simon-Boyer. Autrefois, c'était le magasin *Hangar et Giroux* situé en face. Rue Tupinerie, la quincaillerie Savatier était voisine d'un magasin de tissu tenu par deux sœurs, les demoiselles Savatier. Il y avait une autre quincaillerie près du monument des Combattants.

Photographes et petits métiers d'hier

M. Lassablière était photographe, rue de l'hôpital. Il a réalisé la première photo du BCM. Auparavant, il était installé avenue Alsace-Lorraine. J'ai retrouvé une de ses photos. Elle datait des années 1920 : j'avais cinq ans. J'étais avec mon frère et ma sœur. Ensuite M. Artzet s'est installé rue Tupinerie. Il y a eu aussi le studio de M. Didier rue du Marché.

Le vitrier circulait dans la ville. Il passait dans la rue, avec sur le dos des vitres de différentes tailles. Il s'annonçait en disant : *Le vitrier qui passe* ou quelque chose comme ça. Si vous aviez un carreau cassé, il fallait lui faire signe et il venait aussitôt vous le remplacer. L'acheteur de peaux de lapin parcourait aussi les rues.

Le commerce de M. Varona, marchand de glaces, a duré bien plus longtemps. Il utilisait une sorte de petite poussette bien peinte et décorée. L'été, il se plaçait vers le monument des Combattants. Il n'y avait pas beaucoup de choix, deux parfums : vanille et chocolat. Ensuite il y a eu vanille, fraise et chocolat. Il nous vendait ça dans un petit cornet, 5 sous peut-être, je ne sais plus.

Pour les fêtes, il allait partout où il pouvait travailler en poussant son chariot. Par exemple en 1946, pour le tournoi international de basket, il se trouvait là. Il avait abandonné sa place du monument pour venir à Beauregard.

L'hiver, c'était le même homme qui vendait des marrons chauds.

Modistes

Parmi les commerces disparus figurent également les modistes. A l'époque toutes les dames portaient des chapeaux, parfois de grands chapeaux. La modiste confectionnait le chapeau à la demande. Vous alliez chez la modiste, elle vous prenait le tour de tête. Puis elle se servait d'une sorte de coque qu'elle arrangeait : relevée devant, abaissée derrière... Et ensuite, elle y mettait au choix des plumes, des fruits, des oiseaux...

La modiste vous faisait donc votre chapeau sur mesure. Il existait évidemment des chapeaux tout faits, mais je parle de la personne qui voulait avoir une coiffure vraiment originale et qu'on ne verrait pas portée par d'autres personnes.

Une femme qui ne portait pas de chapeau en ville, c'était vraiment extraordinaire. On se demandait ce qui se passait. Pour un peu, les gens seraient sortis sur le trottoir en disant : *Regarde*. Le chapeau était absolument obligatoire, d'ailleurs ma mère en a toujours porté. Elle allait chez la modiste car, bien sûr, on changeait souvent de chapeau.

C'est un commerce qui a pratiquement disparu. Cependant, pour des cérémonies, on voit des dames avec des chapeaux, de grands chapeaux. Mais à Montbrison, il n'y a plus de modiste. Il y avait Madame Meyer (rue Saint-Jean), Madame Michon, d'autres encore...

Chapeliers

A la modiste correspondait, pour les hommes, le chapelier. Il vendait des chapeaux, des casquettes, des bérets mais ne confectionnait pas sur mesure. Cependant je pense que certains avaient des chapeaux bien personnels, comme celui de l'ancien maire de Saint-Chamond, M. Pinay, exposé actuellement au *Musée du Chapeau* à Chazelles-sur-Lyon. Il s'agissait d'exceptions.

Je me rappelle de M. Perrin, chapelier, rue Saint-Jean, de M. Moyroud, rue Tupinerie, entre autres.

Pour les hommes, j'ai été, disons, dans les premiers à sortir tête nue, dans les années 32-33. Auparavant, les hommes portaient le chapeau, à partir de 18-20 ans, la casquette ou le béret basque. Le chapeau était bien porté. La casquette convenait plutôt pour l'ouvrier et le béret c'était pour les plus jeunes.

Le canotier était une coiffure très légère, très confortable, paraît-il. Les hommes portant le panama étaient rares. Il était réservé à l'élite.

Je me souviens toujours de ma mère avec des robes très longues. Les robes descendaient en dessous du genou. La longueur variait un peu comme maintenant, plus ou moins long. Mais il n'y avait pas de ces jupes courtes comme maintenant. La mini-jupe n'existait pas !

Pour les enfants, le petit col marin se portait bien, parfois avec le béret marin et le petit pompon rouge. Je me souviens surtout des cols marins. Etant enfant, je l'ai porté. Pour mon compte, j'ai porté un peu le pantalon de golf mais il n'était pas très répandu.

Quand les coiffeurs taillaient les barbes le dimanche matin

Chose curieuse et oubliée : les coiffeurs travaillaient le dimanche matin. C'était surtout pour tailler les barbes. L'habitude a existé longtemps puis a disparu il y a une trentaine d'années. Ils utilisaient le rasoir-couteau, le coupe-choux.

Beaucoup d'hommes se faisaient raser une fois par semaine seulement. Tout ça a disparu avec la venue des rasoirs

électriciens. Et les coiffeurs ont fermé leur salon le dimanche matin.

La grande mode de la barbe et de la moustache, c'était plutôt avant moi, jusqu'à la Grande Guerre. Dans ma jeunesse, elle était au visage rasé. Je me souviens de mon grand-père ou des personnes plus âgées avec des moustaches parfois tombantes... Tous ces changements avec aujourd'hui sont venus doucement.

Les administrations

La cour d'assises

Ancienne préfecture de la Loire, Montbrison, avait conservé la cour d'assises, la prison départementale et l'école normale d'instituteurs.

En particulier, le départ de la cour d'assises a été vivement ressenti du fait que, lors des sessions trimestrielles, la ville connaissait une animation inhabituelle. Outre le président des assises, avocats, jurés devaient se loger. Les hôtels affichaient complet ¹⁹.

Des procès retentissants s'y sont déroulés. Des ténors du barreau y ont plaidé, des journalistes célèbres ont fait connaître le nom de Montbrison dans la France entière.

Une anecdote à ce sujet : en 1946, fut créé à Montbrison le tournoi international de Pâques du BCM gagné par le Royal IV de Bruxelles. Parmi les dirigeants belges se trouvait Marcel Belette devenu par la suite grand ami du BCM. Il ne manquait jamais un tournoi, laissant à une agence belge le soin d'organiser son voyage.

Or en 1954, notre ami se présenta à l'agence de Bruxelles. A son arrivée, une hôtesse s'exclama : *Voici le Monsieur qui va*

¹⁹ Concernant la cour d'assises siégeant à Montbrison cf. Marguerite Fournier, "Souvenirs d'audience, quarante ans de présence à la cour d'assises de Montbrison", *Village de Forez*, n° 43, juillet 1990.

aux Assises à Montbrison. La réponse de notre homme fut : Oui je vais à Montbrison, mais pas aux Assises, au tournoi de basket. Comme quoi tout peut faire connaître Montbrison !

Les finances et la poste

Les bureaux des impôts étaient dispersés dans la ville : contrôleur des impôts directs, inspecteur d'enregistrement, conservateur des hypothèques, recette locale des impôts. Existait aussi le contrôleur des poids et mesures.

Tous ces postes sont aujourd'hui regroupés. Je ne me souviens pas des receveurs d'octroi.

Le Trésor comptait 6 postes à Montbrison : la perception de Verrières, celle de Prétieux, de Montbrison-ville, la recette municipale, la recette des hospices et la recette des finances. Petit à petit tout a fusionné et a été regroupé en un seul poste. A noter que déjà en 1934 on parlait déjà de la suppression de la Recette des Finances.

J'ai connu le Bureau de Poste installé rue Francisque-Reymond puis rue de la Libération et enfin au parc des Comtes de Forez après démolition de la caserne de Vaux ²⁰.

Un personnel communal très restreint

En fait d'employés municipaux, il y en avait très peu. A la mairie se trouvaient le secrétaire de mairie, M. Joie et trois personnes au secrétariat, l'architecte de la ville avec un employé à son bureau. La voirie comptait un seul employé, le service des eaux, deux : Paul Lafay qui a été un excellent joueur de basket et M. Poyet. Il y avait encore quelques employés, un plâtrier peut-être. Finalement très peu de monde...

Le ramassage des ordures ménagères s'effectuait avec un cheval et un tombereau. Elles étaient emportées à la "gandouze" (c'est le mot qu'utilisaient les Montbrisonnais), à Curtieux. Le tombereau passait assez souvent, je me souviens, nous nous chauffions au charbon et il fallait sortir les cendres dans la rue. En ville, il passait probablement tous les jours.

²⁰ En juin 1980.

Toutes les rues étaient pavées à cette époque-là. Lorsqu'il fallait les refaire ou les réparer, la ville employait des paveurs, un métier spécialisé. La chaussée était bombée pour l'écoulement des eaux. Donc il fallait vraiment des professionnels. Ils travaillaient très correctement. Puis le métier de paveur a disparu. Les employés municipaux se sont chargés du pavage mais ils ne connaissaient pas aussi bien ce travail et les rues étaient loin d'être parfaites.

La police et justice de paix

En 1932-1933, la police à Montbrison comprenait deux agents de police : MM. Rousset et Décaux. Un troisième est venu quelques années plus tard, Jean Damon qui habitait route de Feurs, sur Savigneux. Ils étaient chargés de la police locale. Il n'y avait peut-être pas grand chose à faire, sinon de s'occuper de quelques ivrognes.

La mairie possédait son "violon". C'était la salle de police pour enfermer celui qui avait trop bu. Le "violon" se trouvait, sur la façade principale de la mairie, à gauche, avant d'arriver à l'entrée de la salle des fêtes. Aujourd'hui le local est une annexe de la bibliothèque municipale.

Le commissariat de police a pris un peu d'ampleur, comme toutes les administrations, seulement après la guerre.

Comme dans tous les cantons, Montbrison avait une justice de paix supprimée après la réforme de la justice. Le juge de paix était installé dans une pièce d'une aile de la mairie, au-dessus des anciennes douches municipales, rue des Arches.

Les gendarmes étaient logés rue des Prisons avant de rejoindre la Caserne de Vaux en 1946.

A travers la ville

L'eau

Je ne me souviens pas si nous avons l'eau à domicile rue des Arches, quand j'avais 4 ou 5 ans. Je pense que nous l'avions

car nous tenions une boulangerie. Peu de gens disposaient de l'eau chez eux. Il y avait les fontaines à tous les coins de rue et les gens allaient s'approvisionner. Lorsque le réseau d'eau a été complètement terminé, la plupart des fontaines ont été supprimées. Il ne reste que celle de la place Saint-André.

Les salles de bains étaient très, très rares. Il a fallu attendre l'effort de construction des années d'après guerre pour les voir se multiplier. En 1954 s'est effectuée la première construction HLM, rue Tour-de-la-Roue et, en 1960, la première résidence en copropriété *la Butte*, avenue Alsace-Lorraine...

A Montbrison, comme dans toutes les villes il existait des bains douches municipaux. Ils étaient situés rue des Arches, au rez-de-chaussée de l'angle droit de la mairie.

Dans plusieurs lieux de la ville, il y avait des urinoirs, pont Saint-Jean, vers le tribunal... C'était important, on se rappelle le sujet de Clochemerle, le fameux roman de Gabriel Chevallier. L'eau y coulait en permanence. Une cloison de tôle en demi-cercle protégeait des regards. Pour les dames... il n'y avait rien. Les égouts ont été longtemps en travaux. La rue traînale, une sorte de canal à ciel ouvert, subsistait encore.

L'électricité

Dans les années 20, on s'éclairait encore à Montbrison avec la lampe à pétrole. Toutefois, les rues du centre, dont la rue des Arches, bénéficiaient de l'éclairage par le gaz de ville.

Après 1920, l'électricité est apparue en ville dans chaque maison.

Le tambour de ville

En ville, comment annoncer les informations, par exemple les coupures d'eau ? Elles étaient fréquentes en raison des travaux à faire sur le réseau. C'était le rôle du tambour de ville. Un roulement de tambour et : *Avis, on vous informe que l'eau sera coupée rue de la République, tel jour de telle heure à telle heure...*

Nouveau roulement, et il s'en allait. Le tambour circulait dans toute la ville, dans tous les quartiers. Je me souviens que dans

les premières années du BCM, nous lui faisons aussi annoncer les matches. Bien sûr, c'était payant.

Mais le tambour de ville était un technicien car il devait, bien évidemment, savoir battre du tambour. Le dernier a été M. François. Pour le remplacer, son successeur M. Lyonnet a utilisé une clochette. Il l'agitait et faisait la même annonce. Il était également marchand de glace en gros pains qu'il livrait à l'aide d'une petite remorque. Fonction reconnue que celle de tambour ! Les imprimés pour établir le budget des communes prévoyaient spécialement une ligne : *salaire du tambour- afficheur*.

Circulation

Lorsque j'avais dix ou douze ans, il y avait très peu de voitures à Montbrison. A Malleray chez mon grand-père, pendant les vacances, l'arrivée d'une voiture était un événement. Nous sortions pour la voir passer. Neuf fois sur dix il s'agissait de celle du médecin.

Un cheval tirait le corbillard. Le cheval était caparaçonné de noir et d'argent. Pour les enterrements, il y avait plusieurs classes. Parfois, pour les gens de la haute société, ou tout au moins pour ceux qui en avaient les moyens, à l'église, le chœur était tendu de noir.

Les charrettes à bras étaient nombreuses pour amener les produits au marché. Il y avait aussi des chevaux. Par exemple, rue des Arches, M. Cherblanc, épicier en gros, possédait un cheval. Il l'utilisait pour faire les livraisons, mais également pour aller se promener. Je me souviens d'ailleurs que pour le mariage d'une fille de la maison, le cheval de la famille Cherblanc tirait une calèche. Les charrettes à bras aussi étaient nombreuses pour amener les produits au marché.

Après sont arrivés les voitures, les cars. La ligne d'autocar Montbrison-Saint-Etienne date de début novembre 1931. Je m'en souviens très bien, je l'ai utilisée dans les premiers pour aller passer la visite médicale à Saint-Etienne lorsque je suis rentré comme auxiliaire au Trésor. Auparavant il y avait seulement le train ; je n'ai pas de souvenir de la diligence mais seulement de la calèche de l'hôtel du Lion d'Or et de la Cloche assurant pour ses clients le transport gare-hôtel.

Outre la ligne ferroviaire Montbrison-Saint-Etienne-Lyon (Perrache), il existait un service de la compagnie PLM ²¹ : la ligne directe Montbrison-Lyon (Saint-Paul). Le départ de Montbrison était fixé à 6 heures, avec un premier arrêt à la gare de Grézieux-le-Fromental (80 habitants !) pour une arrivée à Lyon-Saint-Paul à 9 heures. C'était aussi l'époque où il y avait trois classes de voyageurs et, pour la troisième, les banquettes étaient en bois. Ce n'était pas très confortable pour un trajet Montbrison-Lyon de trois heures !

A propos de voyage, je me rappelle que mon grand-père avait emmené ma mère en pèlerinage à La Louvesc, en voiture à cheval. Le voyage avait dû être long. J'étais vraiment tout jeune. Mon grand-père avait un cheval, un char à bancs et une autre belle charrette équipée d'une capote. Il nous emmenait aussi avec lui à la foire de La Bouteresse. Ah ! la foire de La Bouteresse ! Une foire aux bestiaux. Nous y sommes allés, tout gamins. Elle n'avait aucun intérêt pour nous mais enfin nous allions à la foire de La Bouteresse. C'était la grande sortie ! Elle existe encore aujourd'hui ²².

Le " jardin des chiens "

Face à la sous-préfecture se trouvait autrefois un terrain vague, domaine des chiens, d'où son appellation pour tous les Montbrisonnais de *Jardins des chiens*.

Après 1940, ce terrain a été complètement transformé et le *Jardin des chiens* est devenu square Honoré-d'Urfé. C'était une excellente opération, même si les chiens ont dû émigrer ailleurs.

Si l'on parle actuellement entre Montbrisonnais de la source eau minérale de Montbrison on revoit un pavillon inauguré en 1931 par M. Gaston Gérard, sous-secrétaire d'Etat au Tourisme.

La source d'eau minérale

Or, avant d'être transférée par captage au cloître des Cordeliers, la source d'eau minérale était située sur le quai du même nom à hauteur de la rue du Tour-de-la-Roue.

²¹ Compagnie Paris Lyon Méditerranée fondue par la suite dans la SNCF.

²² Très ancienne foire aux bestiaux qui se déroule le 22 septembre.

C'était une modeste maisonnette. On accédait au robinet de débit par un escalier. Litres et bonbonnes étaient remplis par une pensionnaire de la Providence de Rigaud. L'eau étant gratuite, l'usage était cependant de verser un ou deux sous par litre au profit de la Providence.

C'était une joie d'aller s'approvisionner de cette eau pétillante et si gazeuse qu'il fallait prévoir d'attacher les bouchons pour être certains de les retrouver à l'arrivée à la maison.

On se souvient encore du nom de la dernière serveuse Florine. Elle était si populaire que le nom de la source était devenu "Chez la Florine"

Dans les années 1950, la source a été fermée à la population par mesure d'hygiène ²³. Moingt avait aussi sa source exploitée par la commune. Gratuite pour les Moingtais, l'eau était payante pour les Montbrisonnais et gens de l'extérieur. Quelques années après Montbrison la source de Moingt a connu le même sort.

Les vendeurs de chansons sur le marché du samedi

Le marché du samedi avait une plus grande importance qu'aujourd'hui. Il y avait le marché des poules et lapins "à la volaille", autrement dit place Pasteur. Je vois le marché des cochons le long du boulevard Duguet, celui des veaux à la Madeleine. Les chevaux étaient attachés aux anneaux des bornes de pierre de la place Bouvier. Les foires nous marquaient encore plus. Certaines foires étaient en semaine, si elles tombaient le samedi, c'était autre chose que le marché, avec une plus grande animation dans la ville.

Il n'y avait pas de TSF ²⁴. J'avais 14 ou 15 ans la première fois que j'ai entendu un poste de radio chez M. Veyrard, droguiste place de l'Hôtel-de-Ville. Il possédait un poste à galène qui grésillait, qui grésillait. Je devais avoir 17 ans quand ma mère a acheté notre premier poste, en 1932 ou 1933. C'était assez cher.

²³ Cf. André Mascle, "Pourquoi Montbrison n'a plus sa Fontfort", n° 57 de *Village de Forez*.

²⁴ La télégraphie sans fil ainsi qu'on désignait autrefois la radio.

Pourtant les chansons se répandaient. Comment ? Un homme et une femme se trouvaient dans la rue, le samedi, jour de foire ou de marché ordinaire. Les gens se regroupaient autour d'eux. Ils chantaient leurs chansons et vendaient les feuillets avec les paroles. Ensuite, en groupe, chacun reprenait en cœur. Vendeurs et clients chantaient ensemble plusieurs fois. Elles étaient apprises sur place...

L'inspiration de ces chansons venait le plus souvent de crimes commis ou d'événements marquants. C'était surtout des plaintes lorsqu'il y avait des exécutions capitales. Par exemple le voyage manqué du président de la République a fait l'objet d'une chanson. Je m'en souviens très bien. Tout cela a disparu après guerre avec l'arrivée de la radio.

Les notables

Avant guerre, les médecins n'étaient pas nombreux à Montbrison. Il y avait le docteur Maisonneuve, le docteur Perdu, le docteur Vial, et aussi un docteur qui n'exerçait plus, le docteur Moraillon. C'était lui qu'il fallait voir si vous étiez militaire malade au cours des permissions ou pour rentrer dans l'administration. Le docteur Lour est venu s'installer à Montbrison en 1935 ou 1936.

Je me souviens de la pharmacie Morel, disparue maintenant, de la pharmacie Meynard, aujourd'hui pharmacie Caserta, et de la pharmacie Girin au coin de la rue de Notre-Dame et de la rue Tupinerie. Sur le boulevard Lachèze, M. Bellut, venant de la Haute-Loire, avait créé une pharmacie.

La naissance, c'était une chose dont on ne parlait jamais avec les parents. *T'es né, bon*, mais pas de questions à poser... Madame Vachez tenait une clinique d'accouchement boulevard Lachèze mais beaucoup de femmes accouchaient encore chez elles. Par exemple, je suis né rue des Arches, mon frère et ma sœur également.

Ensuite il y a eu la maternité de l'hôpital. Elle a été entièrement financée par madame de Bichirand. Il a fallu surélever d'un étage l'hôpital, l'ancien hôpital qui actuellement est utilisé par les associations montbrisonnaises... J'ai vu construire

la maternité en 1926 quand nous habitions rue Saint-Jean, au bord du Vizézy.

Finissons par le tour des notables en parlant des notaires. Il y avait maître Gaurand, dont l'étude a été reprise plus tard par maître Bouges, Maître Baisle (le père du Père Michel Baisle) auquel a succédé maître Dusserre, maître Machon, père, maître Chambon, père...

Les campagnes du Montbrisonnais

Si la vie dans les villes a bien changé, il en est de même et plus encore pour les campagnes où l'on peut parler de véritable transformation.

J'ai connu les grandes étapes qui ont complètement transformé la vie des habitants. Autrefois, pas d'électricité, pas d'eau, pas de téléphone.

On s'éclairait avec la lampe à pétrole ou à la bougie. En 1934 a eu lieu l'électrification des campagnes avec la création du syndicat d'électrification de la région ouest de Montbrison. Il groupait une dizaine de communes de montagne.

Ce syndicat était présidé par M. Baudot-Sirvanton, ancien ingénieur civil des mines, domicilié Clos-Baudot, route de Moingt, aujourd'hui château Sainte-Eugénie. La trésorerie était assurée par la perception de Montbrison-banlieue où j'étais auxiliaire du Trésor.

Un certain jour, le percepteur m'envoie faire une course : *Allez chez Maître Bayle chercher un chèque de 2 950 000 francs.* C'était le montant d'un emprunt fait par les notaires représentant la moitié du coût total de l'opération.

L'eau et l'assainissement

Les communes du Montbrisonnais n'avaient pas l'eau. Il fallait s'approvisionner dans les puits à moins de disposer, comme mon grand-père à Malleray, d'une petite source alimentant un "bachat". C'était un peu l'eau courante !

Peu avant 1960 furent créés les syndicats d'adduction d'eau de la Vidrezone (Verrières, Lézigneux, Saint-Thomas, Prétieux), du Cotayet (Bard, Lérigneux, Ecotay), Grimard-Montvadan (Roche, Essertines, Champdieu). Par ma profession, j'ai suivi de très près cette évolution.

Inévitablement, la récupération des eaux usées a suivi et chaque commune a créé son réseau d'assainissement, pas encore terminé aujourd'hui.

Le téléphone

Bien entendu, il n'y avait pas de poste privé chez les habitants. Au bourg, une cabine téléphonique était installée. Son local était une épicerie, un café, une boulangerie...

Dans les hameaux, il s'agissait d'un simple abonnement chez un particulier, chargé de diffuser les appels et de porter les télégrammes.

Les salaires étaient à la charge des communes, ligne budgétaire "Salaire du gérant du téléphone".

Vieilles coutumes

Porter le deuil

Parlons aussi de quelques coutumes oubliées. A cette époque le deuil était porté pendant de longs mois. Je me souviens des dames portant la voilette noire.

Lorsqu'il y avait un décès aussitôt il fallait teindre ou faire teindre tous les vêtements, et même les chaussures. Ma mère, à la droguerie, vendait des produits qui permettaient de préparer de la teinture soi-même. Donc pour les deuils, tout le monde était en noir. Evidemment il y avait aussi les teintureries.

Il y avait également une petite barrette qu'on portait sur le revers de la veste ou du par-dessus.

En revanche, si le défunt était moins proche, s'il s'agissait du grand-père, par exemple, on portait le brassard noir, en crêpe. Le brassard pouvait se porter même sur l'uniforme. Mon grand-père est décédé lorsque je faisais mon service militaire, je l'ai porté,

pourtant c'était seulement mon grand-père, pas mon père. C'est une coutume qui a disparu avec la guerre, parce qu'un deuil revenait cher. Il fallait changer toute sa garde-robe.

Les décès étaient annoncés par voie de presse mais aussi par des faire-part distribués par des porteurs. C'était un feuillet double largement entouré de noir. S'il s'agissait d'un commerçant, le faire-part était apposé sur la vitrine du magasin fermé jusqu'aux funérailles.

Détail amusant, ce même imprimé mortuaire était utilisé à des fins beaucoup plus gaies par les militaires du contingent pour annoncer aux amis la mort du *Père Cent*. Traduisez : *plus que cent jours avant la démobilisation*.

Inévitablement ce faire-part original se terminait par : *Laissez les sous venir*.

La lessive au bord du Vizézy

Parlons de la lessive, on en est bien loin maintenant avec les machines à laver ! Autrefois, chaque mère de famille faisait sa lessive à la main. A Montbrison, le lavoir municipal sur les bords du Vizézy, rue des Moulins, s'appelait *les Plates*. Ceux qui passaient à côté entendaient ploc, ploc ! Le bruit que faisaient les dames lavant avec leur battoir...

D'autres femmes étaient plus favorisées, elles pouvaient faire la lessive chez elles. C'était un peu le cas de ma mère puisque nous habitions rue Saint-Jean, sur le bord du Vizézy. Notre maison, comme toutes les maisons de ce côté-là de la rue, donnait d'une part sur la rue et d'autre part sur le Vizézy. Nous avions accès à la rivière. Ma mère, comme tout le monde, lavait dans un baquet. Mais, pour rincer, elle avait l'avantage d'avoir une planche à laver sur le Vizézy. Je la revois rincer à l'eau courante, dans le Vizézy.

Un petit fait me revient. En 1934, un dimanche, après-midi, une trombe d'eau s'était abattue sur Montbrison. Une trombe d'eau qui n'avait pas duré, très soudaine. Toutes les planches à laver, pschitt... avaient été emportées par les eaux du Vizézy.

Nous étions partis jouer au basket, le matin à Saint-Etienne, l'après-midi à Saint-Chamond. C'était le jour où le Président de la

République inaugurerait le monument de la place Fourneyron. Le soir, nous sommes rentrés par le train. En rentrant à Montbrison, nous nous rendions bien compte qu'il s'était passé quelque chose. Quand je suis arrivé chez moi, ma mère m'a dit : *Mais, tu ne t'es pas trop mouillé ?* Nous n'avions pas eu une goutte de pluie. En revanche, chez nous il avait fallu éponger. L'eau était presque rentrée dans la salle à manger.

Nous pêchions des petits poissons dans le Vizézy, des vairons... Il y en avait peu et la rivière n'était pas propre. On se débarrassait des pneus de vélos, des cageots... Tout partait au Vizézy sans parler des rats qu'on voyait de temps en temps. Lorsqu'on rinçait le linge, l'eau était courante mais pas forcément très propre.

Et le sport !

Les premiers clubs sportifs montbrisonnais

La plus ancienne de ces sociétés a été créée en 1907, les Petits Fifres montbrisonnais²⁵ dont j'ai déjà parlé. A l'origine, c'était une société musicale avec tambours, clairons et fifres d'où son nom de baptême. Par la suite, fut créée une société de gymnastique pour adultes. On y pratiquait aussi le football et le basket.

La tenue était blanche avec un ruban vert et une large ceinture noire enroulée autour du corps comme chez les tirailleurs marocains. Pour les pupilles, les chaussettes étaient proscrites, les bas noirs obligatoires. Ils portaient des culottes courtes, sur les bas. Les adultes avaient la culotte longue. En résumé, une tenue très pratique pour pratiquer la gymnastique !

²⁵ Fondés en 1907 par l'abbé Seignol, vicaire à Saint-Pierre de Montbrison. Cf. Joseph Barou, Louis Devin, Marguerite Fournier, Victor Fournier, Claude Latta, "Au temps des P'tits Fifres Montbrisonnais", numéro spécial de *Village de Forez*, 1997.

Le vélo a une ancienne histoire à Montbrison. Il y avait eu une *Union vélocipédique* avant que ne soit créé le *Vélo Club montbrisonnais* (VCM). Des cartes postales anciennes montrent ses membres devant un café. C'était à peu près tout, il n'y avait pas d'autres sociétés sportives.

L'athlétisme remonte à beaucoup plus tard. En 1942, pour avoir une licence sportive, basket ou foot, il fallait posséder le brevet sportif populaire qui comprenait quelques épreuves : saut en hauteur, saut en longueur... rien de très difficile.

A Montbrison, où coexistaient les P'tits fifres, le FCM (Football club montbrisonnais) et le BCM (Basket club montbrisonnais) nous avons organisé quelques petites rencontres d'athlétisme entre les trois clubs, surtout parce qu'il n'y avait pas grand-chose à faire...

Puis nous avons décidé de créer un club, les SAM (Sports athlétiques montbrisonnais). J'en ai été l'un des membres fondateurs. Les SAM fonctionnaient de cette façon-là : dans le bureau, il y avait deux représentants des P'tits Fifres, deux du BCM et deux du FCM. C'était donc un groupement interclubs. Le président, M. Paillet, contrôleur des Poids et Mesures et ancien lanceur de disque, n'avait aucune appartenance aux trois sociétés.

Nous avons organisé ainsi de très belles réunions sportives. Au stade Chavanne par exemple, nous avons eu parfois de 800 à 1 000 personnes. Il y avait alors un sauteur à la perche élève à l'école des Mines, assez connu, Cretaine. Il n'était pas montbrisonnais. Je ne me souviens plus de son record mais aujourd'hui, sa performance nous ferait sourire. Nous annoncions : *Cretaine, recordman de la Loire de saut à la perche avec tant de mètres...* Mille personnes pour voir du saut à la perche, c'est quelque chose ! Les gens ne savaient pas où aller, comment se distraire un peu.

Il y avait les courses, les sauts, les lancers, le poids, le javelot, tout. Nous organisions des réunions d'athlétisme entre les trois clubs. C'est comme ça que se sont créés les SAM avant que ce club ne devienne totalement autonome.

Comme partout, le sport cycliste tenait à Montbrison le haut de l'affiche surtout au moment du Tour de France. On s'intéressait particulièrement aux exploits du coureur régional Benoît Faure.

Natif de Saint-Marcellin, Benoît Faure courait dans la catégorie "Touristes routiers", c'est-à-dire amateur avec tous les frais à sa charge. Il devait se contenter des éventuels prix d'étapes. Grimpeur exceptionnel, notre héros brillait dans toutes les étapes de montagne d'où son surnom "La Souris". Pour les habitants de la Loire, c'était "le Benoît". Chaque année, un journal régional organisait une souscription pour lui permettre de se défrayer.

Les sports à Montbrison en 1939

Bien avant la guerre, quelques sociétés sportives existaient à Montbrison. Il faut préciser qu'à l'époque, elles ne pouvaient compter que sur elles-mêmes. Les installations municipales ne sont apparues qu'à la fin des années 60 avec la piscine municipale et le stade de la Madeleine.

Outre les P'tits fifres, le football, le basket et le vélo, le sport "boules" était aussi présent en 1932 avec la *Boule du Parc*. Ce club doit son nom au lieu de son terrain : *le Parc* en haut de l'avenue de la Libération. Il y a actuellement un immeuble à cet endroit. La société a émigré ensuite rue de la Mure, puis rue du faubourg-Saint-Jean, le long du Vizézy. Il y a eu aussi, parmi les vieux clubs boulistes, la *Boule montbrisonnaise*.

Côté sport motocycliste existait l'*Union motocycliste du Forez* (UMF), une société très dynamique que l'on retrouvait chaque année au programme de la fête Saint-Aubrin. Elle organisait le gymkhana motocycliste boulevard Lachèze. Par la force des choses, cette société n'a pu survivre après 1940. Faute d'essence, elle a complètement disparu. Le siège de l'UMF se trouvait au café Milani, en face du Rex.

Curieusement, il y a eu un club de boxe à Montbrison, mais avec une existence éphémère : le Boxing club montbrisonnais (BCM). Il disposait d'un ring installé dans l'ancienne chapelle des Pénitents, local où il y a eu, on le sait, un théâtre, un cinéma, un entrepôt de charbon, bière, limonade...

Champommier était le boxeur espoir de Montbrison. Une année, il est allé boxer à Paris ! A Paris ! Je ne connais pas bien ce sport mais je sais qu'il faut des chaussures spéciales pour la boxe. Champommier n'en avait pas. J'avais des chaussures de basket qui d'après Champommier ressemblaient à celles de boxeur. Il me les a tout simplement empruntées pour aller boxer à Paris. Sans succès !

Ce fameux ring fut installé en 1948, salle *Jean-Pierre Cherblanc* pour un grand gala de catch, le premier organisé à Montbrison. Charles Riboulot était tête d'affiche. C'était l'homme le plus fort du monde. Il déchirait, par exemple, un paquet de cartes à jouer et passait dans les cirques. Nous l'avions fait venir grâce à un copain qui avait été prisonnier de guerre avec lui. Il luttait contre Jim Pantobe. Une autre fois, nous avons invité la section spéciale des moniteurs des pompiers de Paris avec énormément de succès.

Tennis club montbrisonnais

Un autre club existait à l'époque : le Tennis club montbrisonnais. Il s'agissait d'un club privé affilié cependant à la FFT (Fédération française de tennis). Privé, c'est-à-dire que le terrain était chez un particulier mais qu'il était ouvert à tous. La petite histoire nous dit que pour arroser journallement le court en terre battue, il fallait avoir recours aux arrosoirs. Le tennis n'était pas démocratisé comme aujourd'hui.

Le court se trouvait quai des Eaux-minérales chez M. Genton qui était aussi le président, ce qui posait quelques problèmes. Les comptes rendus des assemblées générales rapportent des détails pittoresques. Ainsi il avait été notifié que quiconque serait pris à manger ou à prendre des fruits serait passible d'une amende de 5 000 F payable de suite. A cette époque, croquer la pomme revenait très cher, même s'il s'agissait d'anciens francs. A titre indicatif, la cotisation annuelle s'élevait à 600 F et vous pouviez avoir une amende de 5 000 F ! Sans doute quelques jeunes avaient un peu chapardé et le propriétaire, M. Genton, n'était pas content. Maître Dusserre, secrétaire du club à l'époque, a consigné tout cela dans les archives du club.

Football

Avant la création en 1939 du Football club montbrisonnais (FCM), il y avait eu à Montbrison un club aux initiales prestigieuses : OM, l'Olympique montbrisonnais. Il y a eu de très bons joueurs surtout avec les élèves de l'école normale, en particulier, un certain Roubière a été international par la suite. Ce sport s'est pratiqué successivement au stade Chavanne, à la Verdière, avant d'arriver à la croix Meyssant, puis par la suite au stade des Jacquins (stade municipal).

BCM et stade de Beauregard

Le BCM (Basket club montbrisonnais) était une émanation des P'tits Fifres montbrisonnais. Son terrain a d'abord été place Bouvier et, par la suite, montée de Rigaud à l'emplacement où se trouve la maison Fouret. Puis il est allé, toujours dans l'ancien parc Levet, actuellement maison Mijola, rue du 8-Mai. Tout ça, avant le stade de Beauregard.

Le stade de Beauregard a été inauguré en mai 1945. Le terrain a été acheté en 1945, aux demoiselles de Polignac, ancienne famille de Montbrison. Nous l'avons visité en février, sous la neige. Une petite maison d'habitation, que nous avons utilisée quelque temps, se trouvait juste à l'angle. Ensuite elle a été démolie. Nous avons fait aménager l'entrée, puis le terrain et ensuite une buvette. Voilà pour les débuts. C'est bien après, en 1947, qu'il y a eu la construction de la salle sur ce terrain de 5 000 m².

Pour le BCM, la finale des championnats du Lyonnais a été vraiment l'événement marquant de la vie du club. Pour le BCM c'était la grande histoire. Cela se passait en 1944 à Saint-Etienne, avenue Denfert-Rochereau. Actuellement, il y a des immeubles d'habitation à cet endroit.

Nous avons gagné contre l'AS Villeurbanne et de ce fait sommes devenus meilleure équipe du Lyonnais. Si nous avions perdu, des notables de Montbrison ne se seraient peut-être pas intéressés au club. C'est grâce à cette victoire que la salle de Beauregard a pu être construite.

Nos joueurs recevaient des propositions incroyables, mais aucun n'est parti. Il n'y avait pas de professionnels, il s'agissait plutôt, disons, *d'amateurisme marron*.

Il y avait un club de basket à Moingt, le club athlétique de Moingt, où se trouvaient les usines Nourrisson : il y avait Laurent Nourrisson, Germain Giroud entre autres... C'était dans les années 32-33 et nous étions encore aux *Petits Fifres*. Germain Giroud a commencé à faire des poupées avec deux ou trois employés, chez sa mère. C'était tout petit, tout petit, on était loin des l'usine.

Parmi les premières ouvrières de *Gégé* nous avons une de nos joueuses de basket. Après ça, l'entreprise s'est énormément développée. Pour la commune de Moingt, son importance était vraiment considérable financièrement.

Pâques à Montbrison : le tournoi international de Basket

Novembre 1945, la guerre est terminée et les frontières ouvertes. Je reçois, en tant que secrétaire général du BCM un télégramme émanant de Suisse : *Vous invitons à participer au Tournoi international de Lausanne les 16 et 17 décembre 1945.* Signé : Sanas de Lausanne.

Bien entendu, la réponse est positive, même si, à l'époque un déplacement en Suisse relevait presque de l'exploit. Les voitures étaient rares, les pneus encore plus, sans parler de l'essence délivrée parcimonieusement avec des bons.

Le mode de transport retenu fut la camionnette tôlée de M. Tarit, "fourmier" à Sauvain. Ce qui fit dire, très sérieusement, à nos amis suisses : *Vous avez utilisé un fourgon cellulaire ?*

Le BCM était le premier club sportif français à être reçu à Lausanne après la guerre, ce qui nous valu une fastueuse réception au consulat de France, et aussi ailleurs !

Les joueurs ramenèrent la coupe du vainqueur et, chez les dirigeants, André Dubruc et moi-même, germa une idée : organiser à Montbrison ce qui venait d'être vécu à Lausanne.

C'est ainsi qu'est né les 20 et 21 avril 1946 le *Tournoi International de Pâques*. Royal IV de Bruxelles, champion de

Belgique, Sanas BC Lausanne, champion vaudois, et AS Monaco étaient les invités du BCM, quatrième participant.

Comment résumer cette première ? Temps splendide, public record sur le terrain de plein air : 800 spectateurs le samedi en nocturne, 1 600 le dimanche après-midi. Ce fut donc une réussite complète pour cette manifestation qui devait se dérouler ensuite pendant 50 ans. Les plus grands clubs d'Europe, dont plusieurs champions nationaux, y ont participé.

Un bel hommage fut rendu en 1950 au tournoi par le *Mémorial de la Loire* qui n'hésita pas à titrer : *Montbrison carrefour des nations*.

Au stade Chavanne

Les cirques s'installaient sur le grand terrain de l'usine Chavanne. Pendant la période de la guerre de 1940, le peloton de la garde y avait aménagé un terrain de sport. Nous y organisions aussi les compétitions d'athlétisme, de saut à la perche...

Lorsque les Allemands stationnaient à Montbrison, ils allaient s'entraîner sur ce stade pour les épreuves physiques et passaient route de Feurs en chantant : *Alli, Allo...*

A cette époque, 1943, ma future épouse habitait chez ses parents, route de Feurs, et les voyait passer. Un souvenir lui est resté. Une voisine, épouse d'un officier de carrière, prisonnier de guerre en Allemagne, ne manquait jamais de saluer leur passage en chantant à tue-tête en ouvrant sa fenêtre "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine", ce qui ne les a jamais impressionnés.

Qui pourrait d'ailleurs dire que, parmi ces recrues, il ne se trouvait pas des Alsaciens Lorrains enrôlés de force dans l'armée allemande ?

En effet, au cours de vacances en 1969, je me trouvais en compagnie d'un lorrain, M. Merx de Hagondange (Moselle), lequel, apprenant que j'habitais Montbrison, me dit "Montbrison, s'agit-il d'une ville située près de Feurs ?" A ma réponse affirmative, il ajoute "Je conserve de Feurs un bon souvenir. A 20 ans, j'ai été enrôlé dans l'armée allemande et c'est de Feurs que

je me suis évadé avec la complicité du vicaire de la paroisse et d'un imprimeur forézien".

Une vie civique animée

Corsin contre Dupin

J'ai quelques souvenirs de la vie civique à Montbrison à partir de 1928, j'avais 13 ans. Le député M. Dupin, était également maire de Montbrison. En 1932, M. Corsin, un avoué à Montbrison a été élu député et en 1936, maître Gaurand, notaire. 1936, c'était la chambre du Front populaire, mais la Loire a été l'un des rares départements à avoir en presque totalité voté à droite. Le sénateur, en 1936, était M. Pierre Robert par ailleurs directeur du journal *le Montbrisonnais*.

Pendant la période de guerre, il n'y a pas eu d'élection jusqu'au retour des prisonniers. Après, se sont déroulées les élections législatives avec scrutin de liste. La Loire avait 8 députés. La liste de droite comprenait M. Antoine Pinay²⁶, maire de Saint-Chamond, M. Georges Bidault²⁷, M. Claudius Petit qui ont été élus... Sur cette liste, la septième place avait été proposée à M. Marius Vicard pour représenter le Montbrisonnais. Mais il n'avait pas accepté. Il appartenait au parti des *Indépendants-Paysans*²⁸ (à Montbrison le local de ce parti était situé boulevard Lachèze).

M. Michel Jacquet, maire de Saint-Etienne-le-Molard, avait été pressenti pour la place qui aurait pu être accordée à Marius Vicard. Michel Jacquet n'a pas été élu mais a eu beaucoup de

²⁶ Antoine Pinay, né à Saint-Symphorien-sur-Coise en 1891, industriel et homme politique ; maire de Saint-Chamond de 1929 à 1977, député à partir de 1936, plusieurs fois ministre, chef du gouvernement en 1952, ministre des finances de 1958 à 1960... Première personnalité à occuper le poste de médiateur de la République en 1973.

²⁷ Georges Bidault (1899-1983) : président du Conseil national de la Résistance, plusieurs fois ministre des Affaires étrangères et chef du gouvernement sous la 4^e République.

²⁸ Le *Centre National des Indépendants et Paysans* (CNI) créé en 1945.

suffrages à ce scrutin où l'on pouvait utiliser un vote préférentiel. Pas suffisamment cependant pour le faire basculer d'une place et être élu.

Un an après cette élection, M^{me} Denise Bastide, député communiste de la Loire, est décédée. Il a donc fallu organiser une élection partielle. Grâce à sa position favorable au scrutin précédent, M. Michel Jacquet a été candidat à l'élection partielle avec le soutien de MM. Pinay, Bidault et Claudius Petit. Il a été élu triomphalement et a conservé son mandat jusqu'à son décès.

Campagnes électorales

Les campagnes électorales étaient très dures. En 1932, par exemple, le slogan était : *Il faut manger Dupin (du pain) pour avoir le Corsin (corps sain)*. C'est ce qui s'est produit. Dès qu'une affiche était collée, les candidats opposés en posaient aussitôt une autre qui donnait l'avis contraire. A partir de minuit dans la nuit du vendredi au samedi, l'affichage était interdit.

Montbrison était une ville très conservatrice. Il y a eu seulement, en 1932, maître Corsin élu député pour la gauche.

Dans les campagnes, et même dans les villes, chaque parti politique déléguait quelqu'un avec une voiture pour emmener voter à la mairie les personnes âgées qui ne pouvaient pas se déplacer. Par exemple, à Essertines, mon grand-père habitait Malleray et n'aurait pas pu descendre dans la vallée du Vizézy puis remonter pour voter à la mairie de la commune. On venait le chercher. Mais peut-être ces électeurs ne votaient-ils pas comme leur guide l'espérait. Qui sait ?

Les résultats étaient donnés dans une forte ambiance. Au dépouillement et pendant le scrutin, les représentants de chaque parti étaient présents avec des relations à couteaux tirés. Le siège du *Cercle républicain*, dont j'ai déjà parlé, était au n° 20 du boulevard Lachèze. C'était le QG de la droite. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, au niveau de l'actuel magasin *Eram*, au 1^{er} étage, se tenait celui du parti radical-socialiste dont Pierre Robert et Henry Corsin portaient l'étiquette.

Petite particularité du temps, un candidat, ancien combattant, n'omettait pas d'inscrire sous son nom, s'il l'avait, *carte du combattant numéro tant*. Pour maître Gaurand, élu en

1936, cela facilitait bien les choses car il était ancien combattant de 1914-1918.

"Laissons siffler les merles..."

Je me souviens de la venue de M. Pinay pour une réunion électorale en 1946. Elle se déroulait à l'Orangerie. Pour M. Pinay, il y avait beaucoup de monde. C'était très houleux, la guerre finie, chaque parti s'était repositionné et il y avait des opposants. Je me souviens d'une dame brandissant un parapluie en disant : *Quand même, si on a fait la Résistance, ce n'est pas pour ça ...* Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui, ça allait très mal. M. Pinay s'est levé tranquillement, a pris son chapeau et a dit : *Eh bien ! messieurs, moi, j'ai autre chose à faire qu'à écouter tout ça* puis il est parti. Certains l'ont suivi. Il a été poursuivi par des contradicteurs jusque sur la place Bouvier où il avait garé sa voiture. Je le revois encore se lever, prendre son célèbre chapeau : *Messieurs...* Il y avait d'autres réunions qui se passaient dans les salles de la mairie, mais en général c'était à l'Orangerie du jardin d'Allard.

M. Bidault, après la libération, a tenu une réunion route de Lyon, dans les entrepôts Barrieux, devenus une grande surface. Il y avait aussi des opposants qui sifflaient. Alors, lui, il a dit simplement : *Laissons siffler les merles, ce sont de si gentils oiseaux...* J'y assistais tout à fait par hasard. Nous étions en déplacement pour le basket à Saint-Etienne et, en arrivant par le train, nous sommes passés par-là. La réplique m'avait marqué. Monsieur Bidault était tout à fait à l'aise : *Laissons siffler...* puis il a continué la réunion contrairement à M. Pinay.

Figures politiques locales

M. Lucien Faugère, directeur de l'école Chavassieu, était rentré de captivité plus tôt, à cause de son âge sans doute. Il s'est beaucoup occupé des mouvements d'aide aux prisonniers et a accompli un mandat de conseiller général soutenu par les anciens prisonniers de guerre. Ensuite les habitudes et les tendances politiques d'avant-guerre sont vite revenues. Lui aussi faisait des réunions électorales, à Montbrison et à la campagne.

Maître Louis Dupin était un homme d'assez grande taille. C'était un avocat de renom qui plaidait aux assises. J'ai entendu dire par ma mère qu'on aimait l'entendre. Agé, digne, respectable, c'était Monsieur Dupin. Quant à maître Gaurand, il était plus jeune, plus petit, trapu, plus rond, et de bon aloi. C'était le notaire qui conseillait, le notaire de famille.

M. Patay, professeur à l'école primaire supérieure de la ville, a été maire de Montbrison après la guerre. C'était un radical socialiste mais pas très marqué politiquement. Cet homme de grande taille passait pourtant assez inaperçu à Montbrison. Il n'avait pas cherché à se mettre en valeur et avait accepté son mandat plutôt par devoir.

Au début des années 50, sous le mandat Patay, une épidémie de typhoïde a été une dure épreuve pour Montbrison. Elle a vraisemblablement joué au moment des élections municipales suivantes. Il y avait énormément de travail à faire pour l'alimentation en eau potable de la ville. M. Mascle s'est présenté avec un projet...

Les journaux

Deux quotidiens représentaient les principales tendances : *La Tribune républicaine*, la gauche et *Le Mémorial*, la droite. La polémique était fréquente : un article d'un côté, aussitôt la contradiction de l'autre. Sans hésitation. Sur le plan local, à Montbrison *Le Montbrisonnais* (radical) s'opposait au *Journal de Montbrison* (à droite). Au moment des élections, ils se combattaient vivement ! Si c'était aujourd'hui, il y aurait des procès en diffamation... Tout ça a bien changé, heureusement d'ailleurs.

Pendant une brève période, un journal hebdomadaire, *l'Echo du Forez*, a été réalisé par l'imprimerie Ribon, avenue Alsace-Lorraine. Il n'a tenu que quelque temps. *L'Echo du Forez* était intéressant. C'était un journal d'inspiration catholique. Il y avait aussi des journaux d'action catholique comme la JOC.

Un grand remue-ménage : l'échange des billets

Peu après la fin de la guerre a eu lieu l'échange de tous les billets de banque en circulation. Seule la petite monnaie n'était pas concernée.

Tous les postes financiers, Trésor, PTT, Finances étaient chargés d'effectuer cette opération. Pendant deux semaines, tout autre travail était différé. A la Perception, plus d'encaissement d'impôts, plus de paiements de pensions ni coupons de rentes etc. Uniquement échange de billets de 8 heures à 12 heures et de 14 à 18 heures.

Dès le premier jour, le public faisait la queue, chacun apportant sa petite fortune car, à l'époque, comptes bancaires ou postaux étaient rares. Ces billets ressemblant à des dollars américains avaient été imprimés avant la libération en 1944. Pourquoi ?

Toujours est-il qu'en ce mois de mai cette opération n'a pas été sans problèmes. N'ayant pas de petite monnaie, les commerçants ne pouvaient faire l'appoint. La différence était considérée comme un avoir.

Une anecdote, le BCM avait organisé le premier bal public de l'après-guerre, salle de l'Orangerie. Or, le problème des commerçants allait se poser à l'entrée. Une astuce de M. Ribon, membre du bureau du BCM, imprimeur et fondateur de la librairie Ribon, allait résoudre ce problème. Il imprima des petits cartons de 1, 2, 3, 4, 5, 10 ou 20 F, lesquels étaient remis à l'entrée en échange de la nouvelle monnaie. Etant entendu qu'à la fin de la soirée les tickets non utilisés seraient à nouveau échangés.

La lecture de ses souvenirs d'autrefois sera pour celles et ceux de mon âge l'occasion de se remémorer leur jeunesse. Celles et ceux des générations précédentes se rappelleront ce qu'ils ont entendu dire par leurs parents.

Quant aux plus jeunes, pourront-ils imaginer qu'à l'époque où les rues de Montbrison étaient éclairées au gaz de ville et les ordures ramassées par un tombereau, les mamans de l'époque faisaient la lessive dans un baquet et rinçaient au Vizézy !...

Comme eux on croit rêver et c'est pourtant vrai.

Jean Soleillant

Cahiers de Village de Forez n° 2

(réédition du n° 2 des *Cahiers de Village de Forez*, 2004)

tirage "Zoom"

Siège social : Centre Social de Montbrison,
13, place Pasteur, 42600 MONTBRISON

- Directeur de la publication : Joseph Barou.
- Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le Groupe d'histoire locale du Centre Social de Montbrison.
- Comité de coordination : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Frédérique Piroche, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2004

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.